

CRISE DE LA CROYANCE OU SOIF DE CERTITUDE ?

Introduction

L'espèce humaine a pour caractéristique essentielle de refuser le hasard et l'aléatoire. C'est pourquoi la croyance empirique ou rationnelle ne nous lâche pas. Depuis le début de la philosophie (le matérialisme de Démocrite) jusqu'à aujourd'hui, nous considérons que tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du « *hasard et de la nécessité* »¹. ARISTOTE, KANT et bien d'autres penseurs ont tenté de rationaliser les degrés de croyance², mais finalement nous en revenons au point où, là où il y a rationalité, il y a nécessité³. L'esprit scientifique reste malgré tout confondu avec le positivisme⁴, et les croyances deviennent de plus en plus soumises à la toute-puissance de l'empirisme immédiat⁵ et de l'opinion.

En sciences humaines, la contingence⁶ soumise aux statistiques⁷ est très souvent considérée comme la loi scientifique fondamentale de l'espèce humaine. Cette contingence est-elle un hasard ou une nécessité au même plan que les fonctions biologiques ? La contingence serait alors facultative par rapport à des fonctions naturelles et biologiques.

¹ Le Hasard et la Nécessité, sous-titré Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne, est un essai du biologiste Jacques Monod, paru en 1970.

² « Il y a dans la **croyance** (Fürwahrhalten) les trois degrés précisés par KANT : l'*opinion* (Meinen), la *foi* (Glauben), et la *science* (Wissen). Lorsque notre **croyance** est telle qu'elle existe non seulement pour nous, mais pour tout le monde, et que nous avons le droit de l'imposer aux autres, nous avons alors la *science* ou la *certitude*. Si la **croyance** n'est suffisante que pour nous et que nous ne pouvons l'imposer aux autres, c'est la *foi* ou la *conviction*. Pourtant, l'*opinion* est une **croyance** insuffisante tant pour les autres que pour nous-mêmes. La *science* exclut l'*opinion* : ainsi, dans les mathématiques pures, il n'y a point d'*opinion*; il faut savoir ou s'abstenir de tout jugement. Il en va de même des principes moraux : l'*opinion* que telle ou telle action est permise ne suffit pas ; il faut savoir qu'elle l'est. La **croyance** produite par la raison spéculative n'a ni la faiblesse d'une *opinion* ni la force d'une *certitude* : c'est la *foi*; telle est l'espèce de **croyance** que comporte la théologie naturelle. » V. Cousin, *Leçons sur la philos. de Kant*, 1857, pp. 266-267.

³ Malgré la reconnaissance de l'importance de l'hypothèse qui abandonne l'idée selon laquelle la connaissance scientifique relève de la certitude. Cf. Jean-Yves Cariou, *Histoire des démarches scientifiques, de l'antiquité au monde contemporain*, 2019

⁴ Doctrine d'Auguste Comte selon laquelle les sciences positives sont appelées à fonder la philosophie et, par extension, une doctrine qui se réclame de la seule connaissance des faits, de l'expérience scientifique. Nous développerons cette thèse dans la seconde partie.

⁵ La naissance de la science moderne, au XVIIe siècle, est couramment attribuée à l'élaboration d'une méthode, dite expérimentale, qui se traduirait par la prise en compte de l'expérience, l'observation des phénomènes et le recours à l'expérimentation. La portée de ces trois termes, en particulier celle de l'expérience, est très vaste.

⁶ La contingence (du latin contingere, « arriver par hasard », « échoir ») désigne, en philosophie, le mode d'être de ce qui pourrait ne pas être ou être autrement. Elle s'oppose à la nécessité, qui caractérise ce qui ne peut pas ne pas être. Cette distinction fondamentale traverse toute l'histoire de la philosophie et structure les débats métaphysiques, logiques, théologiques et éthiques depuis l'Antiquité. Culturellement elle s'oppose au principe de légalité (qui ne s'oppose pas à l'illégalité). La légalité est généralement confondue avec ce qui est conforme aux lois positives.

⁷ Si l'homme peut devenir objet de science, il faut renoncer à l'humanisme qui est une extension ridicule des sciences de la nature à l'homme. Sans reconsidérer "l'objet humain" du raisonnement, on ne fait plus de la science mais du scientisme.

Dans les relations humaines et éducatives, la dimension tierce⁸ a, depuis l'invention de la psychanalyse au moins, été considérée comme plus ou moins nécessaire ou facultative, selon les conceptions plutôt rationalistes (optimistes) ou empiristes (sceptiques)?

Le modèle de *la théorie de la médiation*⁹, auquel fait référence le présent développement, cherche à concevoir la rationalité différemment de la manière dont la philosophie l'a conçue jusqu'à présent. Ce modèle échappe aux critiques adressées à la philosophie de l'« en-soi¹⁰ », au « dualisme¹¹ » et au « monisme¹² ». En appliquant le processus dialectique, le modèle pose la rationalité comme un processus quatre fois dialectique qui distingue quatre principes rationnels avec quatre nécessités (fonctionnelles) et quatre hasards (facultatifs):

- La causalité s'oppose à l'absurde
- La sécurité s'oppose à l'accident
- La légalité s'oppose à la contingence
- La légitimité s'oppose à la lubie, au caprice, à l'envie

Cette grille de réflexion permet d'analyser l'absurdité d'un événement inattendu (qui n'est plus seulement une statistique), comme la contingence d'un accident, ou de mettre en relation la légitimité d'une intention avec sa satisfaction. La quête de nécessité que nous envisageons ici consiste à placer chaque nécessité dans une situation dialectiquement contradictoire¹³. Cela signifie que reconnaître, d'un côté, la rationalité abstraite (en philosophie) et, de l'autre, son traitement empirique (en science ou en psychologie) est absurde.

Pour échapper à l'idéologie de l'opinion dans le traitement d'une nostalgie de l'âme¹⁴, il faut retrouver un statut à la vérité et à la fausseté ; il faut reconsidérer l'antagonisme entre l'erreur

⁸ Pour échapper à la critique du dualisme en sciences humaines, la notion de « tiers » désigne une relation à la fois proche et distante, à la fois neutre et impliquée. En psychanalyse, la fonction de tiers est représentée par la « fonction paternelle ». Cependant, comment le tiers est-il inclus ou exclu ?

⁹ Pour un éclairage plus formel de ce modèle Cf: <https://www.institut-jean-gagnepain.fr/>

¹⁰ L'en-soi se présente comme une tentation permanente pour l'homme de renoncer à son pour-soi, c'est-à-dire à sa liberté, en se chosifiant aux yeux des autres.

¹¹ En parlant du principe d'identité et du principe de causalité, les philosophes se sont toujours répartis en rationalistes et en empiristes.

¹² Du grec *monos* : « un », « seul ». Le monisme est une position ontologique qui soutient qu'il n'existe qu'une seule substance. Il se distingue du dualisme et du pluralisme. On le retrouve dès l'origine de la philosophie chez Parménide, qui soutient que « la même chose est l'être et la pensée ». Bien plus tard, Spinoza, refusant le dualisme de l'âme et du corps, soutient qu'il n'existe qu'une seule substance dont la pensée et l'étendue sont des attributs. Pour lui, « Dieu ou la Nature » désigne cette substance unique. Pour Hegel, partisan d'un idéalisme absolu, suivre le processus de développement de la connaissance dans son rapport au monde, permet de découvrir que « la substance est sujet ». D'une manière générale, les penseurs adeptes du monisme font de la différence ontologique une illusion ou une simple étape d'un système dialectique. Leurs adversaires leur reprochent de tomber dans le réductionnisme, en particulier en psychologie, lorsqu'ils tentent de rendre compte du psychisme par la seule matière cérébrale.

¹³ Après F. HEGEL, la dialectique est devenue, non plus une méthode de raisonnement, mais le mouvement même de l'esprit dans sa relation à l'être : elle est alors conçue comme le moteur interne des choses, qui évoluent par négation et réconciliation. Mais là où la dialectique hégélienne était essentiellement idéaliste, elle concerne, au contraire, le mouvement de la matière chez Marx, qui fait des contradictions socio-économiques le moteur de l'histoire. Ainsi, la dialectique permet, dans les sciences humaines, de rendre intelligibles et abordables des contradictions (tendances antagoniques ou dualistes), c'est-à-dire des situations insolites et paradoxales que l'on rencontre dans les observations et les expériences.

¹⁴ Depuis l'Antiquité, la question de l'âme divise les penseurs et les scientifiques. Entre matérialisme et spiritualisme, neurosciences et métaphysique, cette interrogation fondamentale sur notre nature profonde traverse les siècles et influence encore nos choix éthiques et existentiels. Malgré les avancées spectaculaires

et la certitude, puisque la rationalité n'est pas réductible à la rationalité causale et logique¹⁵. L'erreur et la certitude sont liées à toutes les modalités humaines que l'on trouve dans la croyance. Le problème du vrai et du faux est une question infiniment plus vaste qui dépasse le phénomène de la croyance, de l'erreur et de la certitude.

Le vaste problème de l'autojustification (la croyance) tient au fait que le monde n'a de sens pour nous que parce que nous le signifions (le nominalisme¹⁶), et qu'il n'a de but et de finalité que parce que nous nous y projetons (le finalisme¹⁷, conscient ou non). Nous constatons bien que la preuve, de quelque ordre qu'elle soit, ne suffit pas à nous sortir de la croyance (la certitude) ou du doute. La psychanalyse utilise le terme grec « Époké » pour désigner la suspension du jugement et pour déterminer si nous pouvons ou non atteindre la certitude à travers l'erreur. Si aucune preuve n'est suffisante, c'est parce que c'est l'être humain lui-même (singulièrement ou universellement) qui résout le problème en le posant; nous sommes responsables même de la position du problème dans une circularité dont nous ne pouvons sortir qu'en croyant. Dans une certaine optique, nous ne pouvons pas, actuellement, nous passer de la croyance, en raison de la circularité qui nous contraint rationnellement à nommer et à finaliser le monde.

Dans une première partie, nous tenterons de poser le problème de l'antagonisme entre le déterminisme et la fatalité. Ensuite nous envisagerons la question du principe de réalité. Enfin, nous verrons comment l'incertitude peut être source de joie de vivre.

des neurosciences, le mystère de la conscience demeure entier. Cette réflexion influence nos décisions médicales (acharnement thérapeutique, euthanasie), notre conception de la justice (responsabilité morale) et notre rapport à la mort.

¹⁵ La rationalité peut aussi être technique, ethnique ou éthique.

¹⁶ Le nominalisme est une doctrine selon laquelle les idées générales, les catégories, les genres et les espèces, les concepts n'ont d'existence que dans les mots qui les expriment. Alors que le nominalisme soutient que les idées générales ne sont que des mots, le réalisme affirme que les idées générales supposent quelque chose de réel. Cette doctrine s'oppose aussi à l'essentialisme qui consiste à penser que les objets naturels sont intrinsèquement porteurs d'une essence idéale qui les transcende. L'idée, ou les concepts, ont une existence indépendante qui préexiste aux objets auxquels ils se rapportent. Il s'oppose davantage au réalisme.

¹⁷ Le finalisme désigne toute doctrine qui explique les phénomènes naturels, historiques ou humains par leur orientation vers une fin (du latin « finis »). Cette conception téléologique (du grec « telos », fin, but) affirme que les processus naturels et les actions humaines sont gouvernés par des causes finales qui attirent les êtres et les événements vers elles. Le finalisme s'oppose au mécanisme qui réduit tous les phénomènes à des causes efficientes (relations de cause à effet matérielles). Il postule l'existence de fins immanentes ou transcendantes qui donnent du sens et de la direction aux processus naturels et historiques.

Partie I

DU DÉTERMINISME OU DE LA FATALITÉ

a) Les deux visages du rationalisme : optimisme et pessimisme

Toute la pensée philosophique traditionnelle, quel que soit le contenu de ses affirmations, y compris avant la querelle induction/déduction, a en commun de viser la certitude. Une certitude positive ou négative, mais une certitude tout de même. Respecter la tradition philosophique, c'est distinguer les rationalistes des empiristes. Les rationalistes ont tendance à affirmer la possibilité d'obtenir une certitude quelconque (le réel), tandis que les empiristes, au contraire, s'enferment dans une espèce de doute (factuel) dont ils posent les fondements comme certains. Ils affirment qu'il n'y aura jamais de certitude¹⁸. Les rationalistes et les empiristes ont ainsi en commun une affirmation et partagent une certitude. C'était déjà ce que Sextus Empiricus, au deuxième siècle après Jésus-Christ, expliquait : parmi les médecins de son temps, il y avait les *logikoi* et les *empeirikoi*, c'est-à-dire les rationalistes et les empiristes. Cet antagonisme est donc une posture de pensée très ancienne.

Dans la distinction des quatre principes rationnels qui créent la nécessité, posés en introduction, la causalité (qui s'oppose à l'absurde) et la légalité (qui s'oppose à la contingence) sont plutôt des "façons de parler" (logique), alors que la sécurité (opposée à l'accident) et la légitimité (opposée au caprice) sont surtout des manières d'agir (pragma). La dichotomie logique/pragmatisme est un vieux problème philosophique (théorie et pratique) qui vise à dissocier le déterminisme et la fatalité. C'est pourtant un faux problème car "parler" et "agir" ne s'opposent pas véritablement ; ce sont deux conceptions de la certitude. Un même rationalisme se trouve donc à la base du déterminisme causal ou légal ou bien de la fatalité sécuritaire ou légitime.

Les nécessités causales et légales (très verbales) sont généralement qualifiées de déterminismes dogmatiques et les nécessités sécuritaires et légitimes (l'action) sont qualifiées de fatalistes et empiristes. Cette dualité représente les deux grandes écoles rationalistes qui ont marqué la pensée jusqu'à présent. D'un côté, les rationalistes dogmatiques, Descartes, Leibniz, Spinoza, de l'autre, le rationalisme de type empirique avec Francis Bacon, Locke, Hume, Condillac. Ces deux écoles représentent les deux grands aspects d'un même rationalisme¹⁹.

On peut aussi distinguer les déterministes (rationalistes) des fatalistes (empiristes), comme le faisait Leibniz: d'un côté, les optimistes (rationalistes), de l'autre, les pessimistes (empiristes). Les optimistes (la vérité) et les pessimistes (les faits) croient à la même chose puisque les pessimistes n'arrivent pas à faire le deuil de ce à quoi les autres croient. Et c'est pourquoi l'empiriste désespère là où le rationaliste y croit ! Et nous ne désespérons jamais de ce que nous avons trop espéré (consciemment ou non)!

Considérons d'abord les optimistes (croyance en la vérité), cette posture correspond à l'entéléchie²⁰ d'Aristote qui signifie "accomplissement" (l'*achievement* pour les Anglais). Pour les optimistes, tout s'explique soit par la science, soit par le mythe, dans un monde où

¹⁸ Avec son principe de falsifiabilité, Karl Popper avait fait de l'incertitude, la caractéristique première de la science. Voir aussi *La fin des certitudes*, Ilya PRIGOGINE. 1996 O. Jacob. Prix Nobel de chimie en 1977.

¹⁹ C'était déjà l'opposition d'Aristote par rapport à Platon.

²⁰ C'est la réalisation de ce qui était en puissance, par laquelle l'être trouve sa perfection pour Aristote.

tout va, ou bien tout ira, pour le mieux. Les lendemains qui chantent²¹ s'inscrivent dans cette perspective d'un rationalisme optimiste, tout s'explique ou s'expliquera; tout va bien ou ira pour le mieux dans le meilleur des mondes. C'est aussi l'optimisme de Leibniz, un optimisme partagé par la plupart des personnes qui croient en l'avenir de la science, de l'intelligence, en l'avenir d'une reconnaissance, même à titre posthume. Pour les optimistes, tout finira bien par s'arranger. Dans ce monde-là, même si la justice n'est pas immanente, il y a toujours moyen d'être honnête: c'est la probité, l'honnêteté maçonnique dans la république qui tient lieu de « l'idéal du moi » du citoyen. Ces gens-là "font confiance à l'homme"²².

Donc, d'un côté, les optimistes (rationalistes), partisans de l'entéléchie, et, de l'autre, les pessimistes (empiristes), partisans de ce que les Grecs appelaient l'*anankè*²³. Cette forme de nécessité est une fatalité proche de la morbidité. L'*ananké* est le rêve déchu d'une entéléchie. L'incapacité d'accéder à la perfection rêvée entraîne une forme de désespoir et il n'est possible de souffrir que d'avoir espéré; le dés-espoir ou le pessimisme, c'est l'espoir à l'envers, d'où l'inquiétude des pessimistes qui croient à la même chose que les optimistes. Ils souffrent parce qu'ils sont désenchantés²⁴, mais ils voudraient être réenchantés.

Ce courant qui se veut réaliste, fait référence à une conception de l'être humain réduit à l'illusion des sens²⁵. C'est le sensualisme de Condillac, dans l'école empiriste, qui réduit l'être humain à l'illusion des sens (soumis à la douleur ou au plaisir) dans un monde absurde, voué à toutes les apocalypses (la collapsologie). La fin du monde est conçue comme une catastrophe ou comme une peur panique face à tous les progrès. C'est aussi la justification d'un immoralisme complet au nom de la recherche de l'acte gratuit et de la liberté²⁶.

Le besoin de certitude des optimistes comme celui des pessimistes, des dogmatiques comme des empiristes, interdit le doute et le deuil d'une certitude qui fait souffrir²⁷.

b) Une société maniaco-dépressive (bi-polaire)

Ces deux écoles de pensée, avec une même conception de l'erreur et de la certitude — la certitude étant ce qui gomme l'erreur —, rendent l'époque actuelle invivable, parce que l'opinion sent bien que tout bouge et que tout est en mutation, y compris ce que l'on cherche à nous faire croire. La prétention savante de notre époque aboutit à ce qu'on peut appeler

²¹Gabriel Péri : « *Je crois toujours, cette nuit, que mon cher Paul Vaillant-Couturier avait raison de dire que le communisme est la jeunesse du monde et qu'il prépare des lendemains qui chantent.* ». La croyance de Gorbatchev dans le matérialisme historique, réalisé par la perestroïka.

²² C'est la conception générale de l'humanisme qui affirme sa foi en l'être humain et le place au centre de tout.

²³ C'est à la fois un concept et la personnification de la destinée, c'est la nécessité inaltérable et la fatalité. Dans la mythologie romaine, elle s'appelle *Necessitas* ou encore *fatum* (destin). Elle marque le début du *cosmos*, avec *Chronos*.

²⁴ En 1985, Marcel Gauchet a publié sa thèse *Le Désenchantement du monde*, un ouvrage qui a profondément marqué les sciences sociales et religieuses.

²⁵ Partir de ce que recueillent nos sens et en tirer des généralités, qu'une vertu nous donne comme fermement établies.

²⁶ Dans *Les caves du Vatican* d'André Gide, le héros, Lafcadio, précipite dans le vide un vieillard assis en face de lui dans un train. Mais il comprend que son acte n'était pas gratuit, puisqu'il visait à prouver qu'il existe des actes gratuits.

²⁷ Cf. : Sylvain Laurens, *Militer pour la science. Les mouvements rationaliste en France (1930-2005)*, EHESS, 2019.

une société maniaco-dépressive (voir bipolaire), c'est-à-dire une société qui se coupe strictement en deux, selon un clivage à l'égard du monde qui va venir.

Le désespoir des conservateurs, comme celui des progressistes, constitue un aspect commun du principe hédonique du plaisir. Pour les uns comme pour les autres, il n'y a pas de doute: il y a une certitude concevable et accessible, ou bien il n'y a rien (le néant). Mais savoir qu'il n'y a rien, c'est encore savoir qu'il y a quelque chose, puisque ce n'est rien (c'est le néant) et que ce rien est réifié²⁸.

Puisque, d'une part, on pense qu'il suffit d'y croire pour que ça change, ou, de l'autre, qu'il est vain d'espérer d'avance, donc il n'y a rien à faire pour être cru puisqu'il n'y a rien à croire. On comprend alors comment se répartit l'ensemble du monde "cultivé" : d'un côté, les sophistes au sens strict du terme²⁹, qui s'acharnent à se faire reconnaître comme crédibles sans aucune réalité (la foi gratuite); de l'autre, les "réalistes" qui jouent avec une certitude ludique (théorie des jeux), mais qui jouent avec le doute : ce sont les sceptiques. Le scepticisme (propre à la pensée scientifique) n'est pas un véritable rationalisme, ou plus exactement, c'est précisément ce moment du rationalisme empirique où la raison doute d'elle-même et cultive le doute par jeu. Les sceptiques sont toujours des personnes qui jouent avec le paradoxe, car on ne peut jamais rien prouver, et il y a jouissance du doute³⁰ par impuissance à trancher (l'hypocrisie³¹).

Le doute actuel dans l'opinion est analogue à la posture adoptée envers l'art et l'artiste contestés par l'incrédule ou le casseur : puisque cette création est un mensonge ou une supercherie — on peut peindre avec la queue d'un âne — pourquoi ne pas casser et dénier l'œuvre ? Le casseur (mécréant, iconoclaste) est à l'artiste ce que le sceptique est au sophiste.

Socialement, le dilettante, perçu comme un rusé "filou", s'oppose à l'esthète. L'esthète, d'un côté, c'est-à-dire celui qui joue avec toutes les conventions sociales, et, de l'autre, celui qui les nie toutes et se met hors de la loi.

Moralement, Il y a le héros qui cherche l'exploit et d'autre part le salaud³². Celui-là est le type qui ne respecte aucune valeur, mais qui cultive l'immoralisme par plaisir. Ces deux aspects, opposés dans l'opinion, correspondent à deux figures littéraires représentant la civilisation bipolaire : Malraux³³ d'un côté et Gide de l'autre.

Cette bipolarité s'exprime aussi dans la manière de gouverner: d'un côté, les terroristes ou radicaux, et de l'autre, des pitres tout aussi impuissants. S'il y a tant de problèmes avec les terroristes, c'est parce qu'il n'y a plus de véritables hommes d'État (les 1/3 d'État!). Les représentants n'y croient plus eux-mêmes, mais ils veulent pourtant garder le pouvoir parce qu'ils en vivent. La politique politicienne, avec le vide politique, s'oppose à la politique des casseurs nihilistes (anarchistes), qui font exister le néant.

²⁸ La réification (du latin *res*, « chose ») consiste à réifier, c'est-à-dire à donner les caractéristiques ou transformer en chose ce qui ne l'est pas, tel que une idée abstraite comme un élément concret, ou à leur donner un caractère statique ou figé.

²⁹ Personne qui use de raisonnements spécieux, des philosophes contestés par les philosophes.

³⁰ C'est une posture bien connue depuis l'école philosophique d'Élée avec Parménide (Ve siècle av. J.-C.). Il ne concevait que deux voies pour celui qui cherchait la vérité ; la première était l'affirmation de l'existence de l'Être, voie d'accès à la vérité (*l'Être est*). En dehors de cette voie, le chemin de l'opinion confuse n'était qu'une non-pensée, la doxa (opinion) ou savoir imparfait. Nous en sommes toujours là avec les convictions (opinions) opposées des uns et des autres.

³¹ Le mot hypocrite peut se comprendre comme une fusion du préfixe grec *hypo-*, signifiant « sous », et du verbe *krinein*, qui signifie « tamiser », « trancher » ou « décider ». Ainsi, la signification originelle impliquait une déficience de la capacité à trancher ou à décider. Cette déficience, en tant qu'elle se rapporte aux croyances et aux sentiments, nous renseigne sur le sens du mot.

³² "le salaud, le garçon de café et la mauvaise foi" pour J. P. Sartre.

³³ Le "XXIe siècle sera religieux ou ne sera pas"

L'enjeu de notre société est de trouver un véritable tiers entre "le diable au corps" et "la mort aux trousses", d'inventer un autre mode de "vivre-ensemble" entre croyants et sceptiques dans ce nouveau monde dont nous sommes responsables, mais auquel nous avons fini par ne plus croire parce que "Dieu est mort".

Pourtant, nous sommes sur Terre simplement pour être (ni bien ni mal)³⁴. Mais l'impression ressentie consiste soit à considérer que notre destin est pour après, soit à considérer que c'est depuis longtemps passé et que nous ne sommes jamais que les enjeux d'un destin qui se joue sans nous. Il règne de plus en plus une posture de hasard qui nous pose comme l'enjeu d'une chance et d'une malchance, d'un bonheur et d'un malheur (un fast ou un néfaste³⁵). Notre société ne fait plus que privilégier la chance ou le vertige de la mort: le pari ou le suicide. Pour ne plus craindre la mort, le suicidaire la vit.

Il y a un développement fantastique des jeux de hasard ou du suicide dans la bipolarité qui signe le rationalisme inhérent à la pensée qui nous précède; il y a un rapport profond avec le jeu et la mort: l'absence doit nécessairement être un contenu.

c) Du Bon Dieu à la mort de Dieu

La crise de la croyance et le doute généralisé s'expriment de la même manière chez ceux qui ont une croyance religieuse, car il existe deux aspects fondamentalement différents de la même option religieuse: d'un côté, le théisme (opposé à l'athéisme : Dieu régit l'univers directement), de l'autre, le messianisme (un messie viendra affranchir les hommes).

Si l'on considère, par exemple, l'Église chrétienne, il y a d'un côté les catholiques qui croient en un Dieu de miséricorde avec lequel il est toujours possible de s'arranger (papa-poule), et de l'autre, les protestants avec la prédestination très sérieuse et triste (père-fouettard). Dans le monde musulman s'exprime la même bipolarité : les sunnites optimistes et les chiïtes pessimistes.

L'opposition d'une paternité divine, optimiste ou pessimiste, existe, quel que soit le contenu religieux. Chez les catholiques, d'un côté, les Jésuites, pour qui tout s'arrange toujours grâce à la casuistique³⁶, et de l'autre, les Jansénistes, quasi-protestants (cf. Les Provinciales de Pascal). C'est en milieu protestant que s'est développée cette théologie très nietzschéenne de la mort de Dieu.

De la même manière, il y a le laïcisme contre l'athéisme. D'un côté, le laïque « qui a perdu la foi », mais qui n'est pas nécessairement athée, et de l'autre, l'athée très angoissé qui en veut à Dieu de ne pas exister. L'athéisme est un rêve déçu avec le deuil de Dieu qui n'en finit pas de s'exprimer. Ainsi, l'athéisme de Karl Marx est profondément religieux et il est passé du paradis terrestre aux damnés de la terre. Il est passé du "*capital*" au communisme comme on passe du péché originel à la communion des saints.

Mais, comme pour Marx, le problème actuel des croyances, c'est qu'il n'y a plus ni ciel ni enfer. L'athée, qui est contre toute perspective religieuse, ressent une sorte de dépit amoureux qui contraint l'homme à se prendre en main, par défaut.

Le phénomène religieux est un phénomène humain — que l'on l'accepte ou non —, mais, au nom du principe de réalité laïque, d'origine théiste ou athéiste, c'est un phénomène

³⁴ Le terme « être » peut être utilisé comme verbe ou substantif. Très employé dans la philosophie, dans ce dernier cas, il peut désigner suivant le contexte « ce qui est ; la Réalité ; l'Existence ; une personne dans sa sensibilité intime », c'est l'objet de l'ontologie qui traite de l'être indépendamment de ses déterminations particulières.

³⁵ Les jours malheureux étaient marqués dans les fastes, tables du calendrier romain.

³⁶ Code moral largement utilisé par les jésuites. Le mot « casuistique » vient du latin *casus* qui signifie : un « événement » ou un « cas » particulier. Dans l'usage moderne (depuis Pascal), le terme *casuistique* est généralement employé péjorativement pour qualifier un mode d'argumentation jugé spécieux ou sophistique.

totallement négligé qui conduit à l'explosion des intégrismes ou des fanatismes actuels (gilets jaunes, extrême droite, extrême gauche, Hezbollah, talibans, école libre, Zemmour...). Le laïcisme actuel conduit aussi à une forme de religiosité diffuse, propice aux apparitions !

Partie II

LE PRINCIPE DE RÉALITÉ

Comment sortir de ces antagonismes excessifs et bipolaires ? Il faut sortir de cette ambiguïté des deux visages du rationalisme évoqués dans la première partie et tenir compte d'un principe de réalité qui n'accrédite ni ne s'oppose à un principe de plaisir³⁷.

a) Le problème de la référence³⁸

En nous posant le problème de l'accès à la certitude, nous cherchons toujours à savoir si notre manière de la regarder correspond bien à l'original. Or, si nous posons l'original, c'est que la question est déjà résolue, puisque le monde existe indépendamment de nous. C'est là tout le problème de la référence.

Le problème de la référence est faussé par l'identification de la raison au verbe, c'est-à-dire par l'identification du problème de la certitude ou de l'erreur à un problème de connaissance. C'est pourquoi la référence est toujours confondue avec l'objet (une forme). Or, tout l'avantage d'un modèle comme celui de la théorie de la médiation³⁹, c'est de poser la référence déductivement sur les quatre principes rationnels évoqués en introduction : causalité, sécurité, légalité et légitimité. Ces quatre principes ou références n'ont rien de spécifiquement humain, car ils correspondent aux fonctions naturelles (animales, neurologiques) que sont la gnose, la praxie, la somasie⁴⁰ et la boulie⁴¹: la causalité est un rapport à la gnose, la sécurité est un rapport à la praxie, la légalité est un rapport à la somasie et la légitimité est un rapport à la boulie.

Par exemple, concernant la fonction somatique et la faculté légale⁴², il est naïf de poser le problème du corps (en biologie ou en psychologie) pour ensuite le replacer dans son environnement (en sociologie, en géographie, en histoire), comme si l'un pouvait être préalable à l'autre. Or, nous n'avons que le corps de notre environnement et que l'environnement de notre corps, c'est le sujet⁴³.

S'il n'y a pas moyen de confondre la référence (la personne) avec l'objet (le sujet), c'est parce qu'au simple niveau gestaltique⁴⁴ (perceptif), toute question de référence mise à part, l'animal objective (gnosiquement), trajective (praxiquement), subjective (somatiquement) et projective (bouliquement) le monde. C'est déjà une restriction par rapport au vivant car le végétal ne le fait pas.

³⁷ Depuis Freud et la psychanalyse, on oppose systématiquement principe de plaisir et principe de réalité. le principe de réalité est conçu comme la capacité d'ajourner la satisfaction pulsionnelle. Respecter le principe de réalité consiste à prendre en compte les exigences du monde réel, et les conséquences de ses actes.

³⁸ Le mot référence correspond à une information (ou un élément) qui sert de repère pour une autre.

³⁹ Je ne connais pas d'autre modèle aussi complexe et complet que celui de Jean GAGNEPAIN, *Du vouloir dire, t.1, 2, 3 Traité d'épistémologie des sciences humaines*, Livre & Communication 1991, De Boeck Université.

⁴⁰ la masse du corps, « holisme somatique »

⁴¹ l'émotivité, l'affectivité.

⁴² très différente du dualisme corps/esprit.

⁴³ La faculté subjective (singularité) s'oppose dialectiquement à la faculté de Personne (universelle)

⁴⁴ Gestalt est un mot allemand que l'on peut traduire par "la forme", "ce qui apparaît", la 'figure' .

La liaison d'opposition binaire traditionnellement établie entre l'objet et le sujet (l'objectivation et la subjectivation) est très dangereuse, car elle a ontocentré⁴⁵ les choses. Il n'y a aucune raison d'établir une relation spéciale entre le monde (universel) — que l'on appelle « objet » — et le sujet supposé avoir l'expérience du monde. Notre accès aux choses est toujours un rapport, et nous n'avons, pas plus que l'animal, de mode d'appréhension très philosophique d'un en-soi⁴⁶ quelconque, de nous-mêmes ou du reste.

Une conception scientifique de l'homme et de la référence passe véritablement par un refus de tout substantialisme⁴⁷. Berkeley, qui a été ridiculisé pour son idéalisme (immatérialisme), avait déjà perçu qu'être, c'est être perçu ou percevoir⁴⁸. Cela veut dire qu'il n'y a pas de sujet sans expérience mais qu'il n'y a pas non plus d'expérience sans sujet. La juxtaposition de deux en-soi ne pouvait aboutir qu'à deux entités qui ne pouvaient absolument pas se réconcilier étant donné qu'elles avaient été artificiellement mises dans des équations qui ne se réalisent absolument pas dans l'observation de ce que nous sommes.

Avec la quête de scientificité en sciences humaines (et avec la théorie de la médiation), un autre rapport au monde - moins simple que celui de la tradition philosophique et de Berkeley - est conçu. La référence n'est pas un "en-soi" de même que la structure⁴⁹ n'est pas un autre univers formel, mais une pure négation, et le référent n'est qu'un pôle dialectique. Le référent n'a d'autre existence que la tendancielle. Le rapport de la structure et de la référence est contradictoire: il y a un rapport d'évidence et un rapport de réinvestissement.

Sur le plan de la gnose, de la connaissance et de la causalité logique du raisonnement, le concept est la transformation du percept⁵⁰. Cette transformation en concept ne peut se faire que par l'évidement du percept réalisé dans la structure. L'évidement se réinvestit dans le concept plutôt que dans le percept. Cette explication montre que le rapport créant la référence est infiniment plus complexe parce qu'on la saisit, cette fois, non pas comme une opposition d'en-soi(s), mais comme une contradiction dialectique. Autrement dit, la référence n'est rien d'autre qu'un pôle, au même titre que la structure, et ni l'un ni l'autre n'a de réalité physique; la référence n'est pas plus matérielle que la structure n'est spirituelle. Il s'agit d'un rapport contradictoire entre un pôle qui évide et un autre pôle, par rapport auquel l'investissement se trouve toujours en asymptote⁵¹. Il y a du vide partout, mais il n'est pas

⁴⁵ L'ontologie est une branche de la philosophie qui, dans son sens le plus général, s'interroge sur la signification du mot «être». « Qu'est-ce que l'être ? » est une question considérée comme inaugurale, c'est-à-dire première dans le temps et dans l'ordre de la connaissance.

⁴⁶ Cette question a beaucoup occupé les philosophes afin de considérer la nature propre et véritable d'une réalité qui existe absolument, indépendamment de la connaissance que nous en avons. Avant les existentialistes et Kant, les scolastiques considéraient l'en-soi comme ce qui caractérise la substance dont la qualité est d'exister en elle-même. Kant a précisé l'en-soi du noumène, indépendant du phénomène, qui cherche sa raison dans l'expérience. Sartre et les existentialistes ont posé l'en-soi comme réalité de l'être qui est, mais demeure opaque aux autres et à lui-même.

⁴⁷ Le substantialisme est une théorie philosophique souvent référée à René Descartes, qui attribue une « existence » substantielle aux idées générales ou postule l'existence de réalités permanentes dans l'Univers. Elle définirait alors « l'âme ou l'esprit comme une chose, c'est-à-dire un sujet ».

⁴⁸ *Esse est percipi aut percipere* est une locution latine pouvant être traduite en français par « Être, c'est être perçu ou percevoir ». Elle résume l'immatérialisme de George Berkeley, mais c'est un leitmotiv qui traverse l'ensemble de la philosophie depuis Parménide. Elle rejoint le "je pense donc je suis" de Descartes et « l'Être est Penser » de Hegel.

⁴⁹ L'organisation des éléments d'un système qui lui donne sa cohérence.

⁵⁰ C'est l'objet de la perception, sans référence à une chose en soi (opposé dialectiquement à concept).

⁵¹ « La science est l'asymptote de la vérité. Elle approche sans cesse et ne touche jamais » – (Victor Hugo. *William Shakespeare* - L'art et la science)

vectorisé, dans le cadre de la contradiction dialectique⁵², de la même façon. Comme nous avons une conception trop substantialiste des choses, nous donnons à l'objet une dimension de résistance à la référence, ce qui crée ce que l'on appelle le réalisme. Mais, d'autre part, pour la structure, en lui donnant une dimension substantialiste, cela crée du formalisme. Or, le réalisme et le formalisme, dans une pensée dialectique, se trouvent rejetés et condamnés ensemble. Il faut envisager ce qui est déjà un rapport comme une dialectique.

Cette réflexion sur la référence dialectique nous amène à examiner le concept de contradiction, qui n'est pas une opposition. La résistance, toujours en œuvre, fait qu'il ne peut, scientifiquement, y avoir de réel que construit. Ainsi, pour le monde que nous avons à dire (gnosie), à faire (praxie), à être (Somasie) ou à vouloir (boulie), la référence est un principe de résistance, un principe de réalité. Contrairement au principe de plaisir, qui est en jeu dans la douleur, le principe de réalité résiste à nos efforts conceptuels, et c'est là que nous achoppons, car le réel résiste à nos croyances.

Pour illustrer cette conception de la référence comme principe de réalité, analysons le mouvement actuel des « antivax ». Est-ce ou non une posture politique ? En fait, c'est un soulèvement social, et il est inutile de demander un avis sur la vaccination elle-même, car ceux qui se retrouvent dans ce mouvement ne seront jamais d'accord entre eux (comme pour les gilets jaunes). Ils ne sont simplement pas d'accord avec le maquignonage de la politique menée. Les contestataires ne veulent pas entrer dans les manœuvres politiques, car ce n'est pas au niveau des revendications explicites que le problème se pose: il y a autre chose. En tant que principe de réalité, ils ne peuvent être que contre, et ce qu'ils expriment, c'est le malaise d'une société qui ne trouve plus de référence. À ce moment-là, ils font la politique en négatif et aucune décision, aucun décret, aucun changement de décisionnaire, de droite ou de gauche, ne changera la situation. Il faut simplement en prendre conscience, et c'est là que se vit, se fait la politique comme principe de résistance et de réalité. Il n'est pas possible d'échapper à ce problème de la référence évoquée ici dans toute son ampleur pour sortir des analyses trop étroites qui cherchent des recettes immédiates.

b) L'impasse du positivisme (héritage du criticisme, de la loi des trois États et du pragmatisme)

Depuis les XVIII^e et XIX^e siècles, notamment, il y a eu de nombreux essais de conciliation entre ces principes du plaisir, toujours insatisfaisants, et le principe de réalité auquel nous nous heurtons. Comment trouver une certitude ? Examinons d'abord le criticisme, puis la loi des trois états et enfin le pragmatisme. Ce sont trois explications du positivisme.

Kant, avec ses raisonnements critiques (**criticisme** dans la raison pure, la raison pratique et la faculté de juger) avait séparé en deux le problème de la certitude, en mettant d'un côté ce qui est accessible et de l'autre ce qui est inaccessible: il considérait qu'un certain nombre de choses pouvaient être certaines, il les nommait « phénomènes⁵³ » ; et il considérait aussi

⁵² Pour comprendre et donner tout son sens à la notion de dialectique, il faut renouveler la conception de la « thèse-antithèse-synthèse » après Hegel où la dialectique devient, non plus une méthode de raisonnement, mais le mouvement même de l'esprit dans sa relation à l'être : elle est alors conçue comme le moteur interne des choses, qui évoluent par négation et réconciliation. Mais il faut aussi reprendre la dialectique hégélienne avec les conceptions de Marx qui cherche à inscrire dans l'histoire le mouvement de la matière qui fait des contradictions socio-économiques le moteur de l'histoire.

⁵³ repris par Edmund HUSSERL (1859-1938) dans la phénoménologie.

un certain nombre de choses dont on ne pouvait pas être certain mais que l'on était obligé de postuler car c'était "au-delà", comme notamment la question de l'être. Il a appelé cette autre réalité « noumène »⁵⁴.

Cet héritage du criticisme de Kant a été repris par Émile Littré⁵⁵, qui était un disciple d'Auguste COMTE et affirmait, à la suite de Kant, que tout ce qui était accessible à la *Vernunft* était de l'ordre du *noumen* (l'incertain) pour lequel il n'est pas possible de prendre parti. Il se débarrassait ainsi du problème du rapport au savoir en disant que l'on était dans une circularité totale, bloqués en nous-mêmes et condamnés à l'ambiguïté : ce dont on ne peut pas être certain (les croyances), il le mettait « *au-dessus* », dans le ciel ou au-delà; et le savoir dont on était certain (qui relève du *Verstand*, les phénomènes), c'est ce dont on peut avoir l'expérience (sensible ou autre).

Son maître Auguste COMTE⁵⁶ a procédé autrement, afin de graduer la certitude, il a inventé **la loi des trois états**. Dans une période où l'histoire triomphait, il n'a pas superposé hiérarchiquement deux Univers certains et incertains, mais il a posé le savoir dans une évolution historique. Il a posé le mythe comme antérieur à la science en l'assimilant à la religion, créant les trois états du savoir: théologique, métaphysique et scientifique⁵⁷.

La conception évolutionniste du savoir, et notamment de la hiérarchisation temporelle de la pensée mythique par rapport à la pensée scientifique, attribue un statut temporel différent à des processus de pensée qui ont une importance égale dans l'élaboration rhétorique du savoir⁵⁸. La conception évolutionniste d'Auguste Comte, avec des stades de la pensée allant de la prélogique à la pensée, pour graduer l'incertitude et la certitude, pose ainsi l'incertitude dans le passé et la certitude dans le présent. Cette conception naïve du savoir informe encore aujourd'hui les écoles primaires, secondaires et universitaires et le comtisme est encore à la base de l'enseignement dispensé.

Cette pensée évolutionniste implique que l'on soit passé d'un art magique à un art empirique, ce qui empêche de comprendre les gadgets contemporains (l'IA); d'autre part, que l'humanité aurait été l'esclave d'une morale ascétique « avant » et que la morale hédoniste est plus moderne. Du point de vue politique, les convictions de la droite sont assimilées à l'ancien Régime conservateur, et celles de la gauche à l'avenir, au progrès ou à l'utopie. Pourtant, il n'y a pas de raison de situer la droite toujours à l'avant et la gauche toujours dans le sens du progrès⁵⁹. À toute époque, il y a toujours plus à gauche que soi et nous sommes toujours à droite de quelqu'un. Une vision positive de l'histoire ne mène à rien.

⁵⁴ Kant (1724-1804) a également opposé ce qu'il a appelé la *Vernunft* et le *Verstand*. Les deux termes allemands signifient l'intelligence, la raison, mais le *Verstand*, c'est l'entendement ou l'intelligence qui relie les phénomènes entre eux et assure leur cohérence. *La raison*, c'est la raison postulée par le *Verstand*, mais absolument inaccessible et incontournable.

⁵⁵ (1801-1881) « L'au-delà est un océan pour lequel nous n'avons ni barques ni voiles »

⁵⁶ (1798-1857)

⁵⁷ La question. Du positivisme ou du « rationalisme réducteur », l'ouvrage de Sylvain Laurens, « *Militer pour la science* », reste très contemporain à lire. « *Les mouvements rationalistes en France (1930-2005)* » : <http://journals.openedition.org/lectures/35258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lectures.35258>

⁵⁸ On peut maintenant démontrer l'existence des visées synchroniques d'une pensée mythique et d'une pensée scientifique. Dans la pensée, ces visées sont perpétuellement en distribution complémentaire, l'une allant là où l'autre ne va pas. Le vide se bouchant, de toute façon, toujours.

⁵⁹ Le « sens de l'histoire » a souvent été assimilé à une évolution de l'histoire. Le courant de pensée structurant dans l'histoire des idées françaises a aussi engendré des réflexions critiques. Au XXe siècle, certains intellectuels français, en réponse aux bouleversements majeurs et aux guerres mondiales, ont interrogé cette croyance en un progrès inéluctable, posant ainsi les bases de la **critique du progrès** qui continue d'éclairer nos débats contemporains.

Enfin, la troisième voie du positivisme, **le pragmatisme**⁶⁰, ne croit ni en Kant ni en Comte. Les pragmatiques, quelles que soient les différences, recherchent l'entente. « Puisqu'on ne peut ni hiérarchiser le certain et l'incertain ni les rendre successifs, il faut apprendre à vivre ensemble. ». En politique, nous reconnaissons là les techniques modernes et sans espoir des deux moitiés démocratiques, de droite et de gauche, évoquées précédemment, qui entraînent une alternance plus ou moins maniaco-dépressive ou bien le simplisme politique actuellement en oeuvre aux États-Unis.

Le pragmatisme a été inventé en Angleterre (même s'il a été théorisé aux USA), et la démocratie anglaise est souvent citée comme exemple. Son pragmatisme répond à une hypocrisie profonde (la perfide⁶¹ Albion), et il y a longtemps que les Britanniques pratiquent l'alternance pour contenter tout le monde, et c'est toujours la reine qui prononce le discours final. Ce système sécurise les Anglais parce que la reine y met un ton de certitude dans deux discours contradictoires, aussi inadaptés l'un que l'autre. Ce pragmatisme crée un lieu édénique⁶² de rencontre, maintenu par une pseudo-croyance en la divinité royale.

Le même pragmatisme tente d'être reproduit en France par le mécanisme de la cohabitation. Cet état est vécu de plusieurs manières: une hiérarchie un peu kantienne avec le président inaccessible et le premier ministre comme fusible sensible. De l'autre, les comités réunissant des personnes de bonne volonté de toutes obédiences. La bonne volonté est un moyen pragmatique d'existence, mais ne peut pas constituer une véritable réalité d'entente commune.

L'hypocrisie britannique ne peut pas marcher en France, car ce pays a coupé la tête au droit divin. Il devient urgent d'inventer autre chose que la démocratie pour permettre à tous de vivre ensemble. Chacun, pourtant, se sent obligé de se dire démocrate parce qu'on n'a pas trouvé autre chose. Cette affirmation hypocrite est un moyen de durer, mais ce moyen ne peut être ni le criticisme, ni la loi des trois États, ni le pragmatisme de l'alternance ou de la cohabitation.

c) L'Autre, c'est soi-même

Après avoir établi le tableau de la référence et l'avoir situé dans le cadre de la contradiction dialectique, après avoir fait le tour de l'impasse positiviste, nous sommes bien obligés de considérer le problème de l'opposition du certain au moins certain, du rationnel et de l'irrationnel comme une problématique qui n'existe que parce que *nous* la posons. Nous sommes à un moment de la société où l'on cherche à sortir de l'enfance, et pour qui le responsable, c'est toujours l'Autre. C'est une période de révélation et de découverte du principe de réalité, où l'humanité se compare à un seul homme⁶³.

60 Les pragmatistes estiment que nous devons tester les croyances de façon à pouvoir à travers l'enquête et la discussion identifier et éliminer les erreurs. Pour cette doctrine, n'est vrai que ce qui fonctionne réellement. C'est l'attitude d'une personne qui ne se soucie que de l'efficacité. Jean-Pierre Cometti, dans « Qu'est-ce que le pragmatisme ? », explique qu'en épistémologie, le pragmatisme s'oppose aux idées qui vont s'imposer après Émile Meyerson à la suite de Gaston Bachelard, de Jean Cavailles et de Georges Canguilhem. En effet, les épistémologues vont s'orienter vers l'histoire des sciences quand le pragmatisme est tourné vers l'enquête.

61 *Perfidus* » en latin désigne une personne qui viole sa foi.

62 Digne de l'Éden, qui le rappelle par son abondance, son innocence, son caractère enchanteur et sa simplicité.

63 Fontenelle l'avait déjà fait dans *Digression sur les anciens et les modernes* (1688), mais avec un éclairage où l'immanence du « soi » était très transcendant (immanence: « Qui comporte en soi-

Nous sommes en train de découvrir, socialement, dans cette double phase maniaque-dépressive et positiviste, que, finalement, le problème, c'est nous qui le posons et que, si nous avons à le résoudre, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous vivons une période de révélation où nous ne pouvons être ni totalement altruistes ni totalement égoïstes, car l'Autre, c'est nous aussi⁶⁴. Tant que nous restons enfants (irresponsables), nous pouvons rester naïfs et continuer à croire en la providence ou au fait que la demande excède la capacité d'offre. Alors, comment continuer à demander quand on est gavés ? Car l'excès du don par rapport à la demande maintient la croyance.

Le résultat de la révélation que "l'autre c'est moi" entraîne une déception ou un désenchantement (cf. Note 24) qui peut, éventuellement, faire chuter la libido (Principe de plaisir) ! Mais c'est surtout un processus de responsabilisation nécessaire, qui est l'amorce d'un au-delà du principe du plaisir⁶⁵. C'est là où se situe le cheminement vers la "paternité symbolique" développée par la psychanalyse⁶⁶. Avec ce concept, il s'agit d'une autre paternité que celle qui est uniquement génitale et qui est ensuite même sociale. Il y a là une sorte de catharsis du concept de paternité (être pour l'Autre et être avec l'autre) qui doit être étendue aussi bien au problème de la parentalité qu'à celui du patronat, du métier et même à celui du gouvernement. Pour les professionnels de l'éducation, la rationalité du principe de paternité et du « l'autre, c'est moi » constitue tout le programme de l'Éducation nationale, car l'échange particulier du service à rendre est d'emblée au cœur de l'éducation comme du rapport parental. Pour rester pertinent un certain temps dans cette relation de paternité ou relation à "l'Autre moi-même", il faut que ce que le professionnel apporte à celui qu'il forme dépasse la demande, comme dans l'"objet a" de Jacques Lacan⁶⁷. C'est exactement là que réside l'échec (ou le crime) des prêtres pédophiles au sein de l'église chrétienne.

Si les parents n'ont pour fonction que de répondre aux besoins de l'enfant afin de le placer socialement, c'est les rendre esclaves de la reproduction du modèle que nous sommes censés être. La jeunesse est effectivement porteuse du principe de réalité à condition qu'elle ne reproduise pas la société antérieure. Car le monde est toujours à faire au-delà de l'espoir de lendemains très incertains ou bien d'une décadence irrémédiable. Le seul service que l'on peut rendre à la jeunesse, c'est de l'amener à se passer de nous pour qu'elle adienne elle-même au principe de réalité.

même son propre principe et ne nécessite pas l'intervention d'un principe extérieur. » Dictionnaire Lalande).

⁶⁴ "Nous ne naissons à la capacité personnelle que lorsque nous pouvons nous opposer à nous-mêmes et ainsi devenir, en tant qu'autres, capables de négocier notre moi. La *distinction* identifie par différenciation et permet de sortir de la fusion au « troupeau » (l'indifférencié)." Jean GAGNEPAIN

⁶⁵ *Par-delà le bien et le mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, est une œuvre du philosophe allemand Friedrich Nietzsche, publiée en 1886.

⁶⁶ Delourmel, Christian. « De la fonction du père au principe paternel », *Revue française de psychanalyse*, vol. 77, n° 5, 2013, pp. 1283-1353.

⁶⁷ J. Lacan reprend de Platon l'idée d'un Agalma, objet représentant l'idée du Bien, et en tire l'expression « objet a ». Cette expression décrit le désir comme un phénomène caché à la conscience, dont l'objet est un manque à être : il y a là la radicalisation de la théorie freudienne selon laquelle la libido se prête peu à la satisfaction.

Partie III

HYMNE A LA JOIE

Après avoir opposé un principe de réalité responsable à une fatalité ou à un déterminisme qui semblaient s'imposer, la faillibilité peut devenir enthousiasmante. Le principe de plaisir ne s'oppose pas au principe de réalité et la responsabilité peut trouver du plaisir et de l'espoir sans irresponsabilité. Pour créer la perspective d'une renaissance permanente et gérer l'angoisse existentielle associée à la responsabilité croissante et à l'incertitude, certains principes s'avèrent nécessaires. Le discours obscur ne protège pas plus l'orateur que l'auditeur car la crédulité n'est pas pire que l'esprit fort et certain. Il n'y a plus d'orthodoxie: contester, c'est résister à la crédulité, ne pas comprendre c'est ne pas être initié et demander un exemple c'est être naïf.

a) Éloge de l'incertitude

Avec l'approche de la rationalité, comme la TdM tente de le faire, il n'est plus possible d'opposer le rationnel et l'irrationnel, puisque le hasard, comme l'irrationnel, n'existe que pour la raison et seulement pour l'espèce humaine. L'irrationalité ou l'absurdité du monde n'est absurde que pour celui qui cherche à y apporter, plus ou moins implicitement, quelque clarté causale. Donc, l'irrationnel fait partie du rationnel et l'irrationnel est raisonnable.

Beaucoup de savants ont aperçu ce paradoxe de la rationalité: déjà Leibniz, et surtout Hegel, qui a souvent été compris naïvement à travers son « ce qui est rationnel est réel et ce qui est réel est rationnel⁶⁸ ». Et plus récemment, Heisenberg⁶⁹ et Meyerson⁷⁰. Tous ces savants avaient bien senti que le rationnel posait problème à l'irrationalité. Leur erreur était d'inclure, à partir de cette question, l'ensemble du problème de la certitude chez l'humain, de manière globale. Ce qu'il faut retenir, c'est que même l'irrationnel fait partie du rationnel, dans la mesure où il représente dialectiquement l'antagonisme.

Autrefois (avant les sciences humaines), lorsque le raisonnement scientifique ne s'intéressait qu'à la matière, la question de l'irrationnel était négligeable, puisqu'il n'y avait que l'aspect rationnel, formulable en propositions définies. Le reste demeurait le domaine du mythe, voire de l'illusion. Mais si nous voulons réellement faire des sciences humaines où l'humain n'est pas sur la scène mais dans les coulisses⁷¹, où l'homme est observé en train d'opérer, sachant qu'il nominalise⁷² et finalise⁷³ le monde, alors nous ne pouvons plus

⁶⁸ La contradiction vit au centre du réel et du rationnel. Grâce à la contradiction et à travers elle, un événement a lieu. Toute thèse recèle déjà en soi son antithèse, et les deux sont supprimées dans la synthèse. La thèse et l'antithèse conduisent à la synthèse, laquelle devient une nouvelle thèse à laquelle son antithèse conduira à une synthèse nouvelle, et ainsi de suite. Ainsi naît l'Histoire.

⁶⁹ Prix Nobel de physique en 1932. Le principe d'incertitude de Heisenberg, désigne toute inégalité mathématique affirmant qu'il existe une limite fondamentale à la précision avec laquelle il est possible de connaître simultanément deux propriétés physiques d'une même particule; ces deux variables dites complémentaires peuvent être sa position (x) et sa quantité de mouvement.

⁷⁰ Émile Azriel Meyerson a développé une épistémologie réaliste fondée sur le principe d'identité. *Identité et réalité*, 1908.

⁷¹ comment descendre de bicyclette et se regarder pédaler ? Ce que la théorie de la médiation appelle « rationalité incorporée ».

⁷² Le nominalisme est une doctrine qui ramène les idées générales à l'emploi des signes, des noms, leur refusant une réalité dans l'esprit ou hors de lui (alors opposé à *réalisme*).

⁷³ Le finalisme est une doctrine philosophique qui croit à la finalité (la cause finale) comme explication de l'Univers. Cf. Téléologie.

être dupes du fait que non seulement nous avons à résoudre le problème, mais que, pour expliquer l'homme, il faut expliquer comment l'homme pose le problème. Le problème est donc ici précisément de saisir la contradiction dialectique entre la *tukhè*⁷⁴ et la *ratio*⁷⁵, entre le hasard et la nécessité.

Si l'on prend au sérieux la dialectique, la croyance et la certitude ne font qu'un, car l'une n'est que l'absence de l'autre, c'est-à-dire que c'est le problème qu'on se fournit à soi-même à résoudre. Le "raisonnable irrationnel" peut paraître contradictoire, mais les sciences humaines ne peuvent plus l'éluder car l'observateur et l'expérimentateur sont dans la coulisse (l'inconscient) et non pas seulement sur la scène. L'homme est celui qui résout les problèmes qu'il se pose lui-même et prend conscience qu'il ne peut plus compter que sur lui-même. Il est l'auteur de la souffrance qu'il s'impose, y compris en acceptant ou en refusant la sujétion, par exemple. L'homme, qu'il le veuille ou non, est responsable, même de sa sujétion, dans la mesure où il s'en fait complice en l'acceptant.

Il est évidemment difficile de se délivrer de la croyance ou de l'incertitude, et c'est le sens de ce que la phénoménologie appelle *l'angoisse existentielle*, interprétée notamment par la philosophie existentialiste de Sartre⁷⁶, Beauvoir⁷⁷ et Camus⁷⁸. Cette démarche est cependant nécessaire pour assumer la responsabilité de l'ensemble de son destin. L'angoisse est précisément la conscience de la circularité de la question qui, en nous faisant poser le problème en même temps que nous le résolvons, fait qu'il n'y a pas de preuve pour nous en sortir. Nous sommes, d'une certaine manière, condamnés à l'inquiétude⁷⁹. Si c'est l'inquiétude que l'homme introduit dans le monde et que l'inquiétude est définitoire de l'humanité, comment y échapper? Y échapper, ce serait se suicider (*pour qu'il repose en toi ? = réservé aux croyants*).

Y a-t-il une réponse humaine à cette question de la croyance et de l'incertitude ? C'est là que se situe le pari au sens pascalien⁸⁰, le pari transcendantal⁸¹. Cependant, la spiritualité a généralement été comprise comme le contraire de la "nature" humaine et si la religion consiste à calmer l'inquiétude, la religion devient alors une entreprise de déshumanisation qui dévirilise. C'est alors, non seulement « l'opium du peuple », mais c'est la drogue définitive comme une impasse. C'est pour échapper à la certitude que la religion chrétienne a conçu que le péché doit être mis au cœur de toute option transcendantale. Mais si l'option transcendantale consiste à nous délivrer de nous-mêmes, il y a d'autres moyens de le faire: la drogue (la consommation) est plus économique, philosophiquement parlant.

b) Errare humanum est

⁷⁴ Ou Tyché, dans la mythologie grecque, la divinité de la Fortune, de la Prospérité et de la Destinée d'une cité ou d'un État.

⁷⁵ En sciences, un rapport est le quotient de deux valeurs qui se rapportent à des grandeurs de la même espèce.

⁷⁶ Les Chemins de la liberté est un roman en trois volumes de Jean-Paul Sartre, dont les deux premiers sont parus en 1945 : L'Âge de raison ; Le Sursis ; La Mort dans l'âme. Les Chemins de la liberté constituent la dernière œuvre romanesque de Sartre.

⁷⁷ *La morale de l'ambiguïté*, 1947

⁷⁸ « C'est le sens du mythe de Sisyphe, dans un esprit très stoïcien, Camus disait: "La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme; il faut imaginer Sisyphe heureux". Autrement dit, faute de mieux, il faut faire avec ». Citation de J. Gagnepain

⁷⁹ « *Notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en toi* »: Saint Augustin, Les confessions.

⁸⁰ Le pari de Pascal est un argument philosophique mis au point par Blaise Pascal, philosophe, mathématicien et physicien français du XVII^e siècle. L'argument vise à prouver qu'une personne rationnelle a tout intérêt à croire en Dieu, que Dieu existe ou non.

⁸¹ Le problème traditionnel de l'immanence et de la transcendance se pose aujourd'hui en termes de pouvoir et non plus de référence intellectuelle ou ontologique.

Il faut donc envisager comment, dans une autre perspective scientifique, l'erreur est à mettre au cœur de la culture exactement comme le péché est à mettre au cœur de toute option transcendantale, c'est-à-dire de toute attitude religieuse. Voilà pourquoi on ne peut plus opposer la science et la foi. Actuellement, nous vivons une mutation qui transforme la science pour créer des sciences humaines qui prennent en compte l'erreur constitutive de l'homme; mais en même temps, nous assistons à une transformation complète des religions, quelles qu'elles soient et quelle que soit leur histoire, dans la mesure où elles prennent conscience du fait que le péché, toujours condamné, devient condition de salut. Voilà pourquoi il faut parler ici pour la science, car *errare humanum est*⁸².

Il faut rendre ici au mot "erreur" son sens étymologique: l'erreur c'est l'incertitude, c'est l'acte de l'esprit qui tient pour vrai ce qui est faux et inversement. Parce que parler de l'erreur en disant que c'est le faux à l'égard d'un vrai, suppose de pouvoir dire où ce "vrai" a été déposé. Au sens analytique du terme (psychanalyse), l'erreur est appelée « manque⁸³ ». Il faut sans doute préciser davantage ce manque⁸⁴. Pour la théorie de la médiation, l'erreur, ou le manque, est au cœur même de ce qui fait la culture, mais elle se décompose en quatre rationalités sous les noms d'impropriété, de loisir, d'absence (ou de mort, comme en psychanalyse) et d'abstinence. Ainsi, le manque s'introduit dans la totalité de notre représentation, de notre activité, de notre être et de notre vouloir. C'est là que se situent l'erreur et l'incertitude.

Ce manque ou cette erreur tient à la non-immédiateté du rapport que l'homme a au monde; c'est la non-coïncidence avec l'étalon de ce qu'on devrait reproduire naturellement. Et, là encore, il s'agit bien d'une contradiction dialectique (nature/culture).

C'est de cette contradiction, de ce manque, de cette erreur que résulte, apparemment, un accroissement de souffrance. L'animal n'a pas ce problème : il a mal, c'est tout, car la physiologie ne connaît que les terminaisons sensibles et douloureuses, pas de terminaisons de plaisir. Mais il n'y a pas de doute que l'attitude humaine, en introduisant l'erreur dans la connaissance, ajoute du doute à l'obscur.

Du point de vue du travail (culturel), avec le développement industriel, nous ajoutons du danger aux catastrophes naturelles. Aujourd'hui, l'homme meurt plus souvent de causes accidentelles (accidents de voiture) ou par suicide que de causes volcaniques ou de catastrophes naturelles. Autrement dit, nous ajoutons du danger au danger naturel.

De même, du point de vue social, nous ajoutons des conflits politiques à la lutte pour la vie (naturelle). En dehors de la lutte pour la vie, en dehors des conditions alimentaires ou de rut, l'animal est tranquille, alors que les humains font de petits conflits à toutes les frontières. Moralement, nous ajoutons de la frustration (qui ne va pas forcément jusqu'à l'anorexie) à une indigence déjà présente et nous accroissons la pauvreté. En introduisant l'erreur, le manque, dans le monde, l'homme a l'air d'ajouter de la souffrance à la souffrance. C'est là

⁸² « *Errare humanum est, perseverare diabolicum* » est une locution latine qui signifie « L'erreur est humaine, persévérer [dans son erreur] est diabolique ». Elle est parfois attribuée à Sénèque, mais elle existait déjà auparavant.

⁸³ Dans le séminaire sur La relation d'objet, Lacan distingue trois types de manques, selon le registre où il est produit et la nature de l'objet :

1. La castration symbolique et son objet relié au phallus imaginaire : la castration est un manque symbolique d'un objet imaginaire ;
2. La frustration imaginaire et son objet, le sein maternel. "L'agent est symbolique et l'objet réel" ;
3. La privation réelle et son objet, le phallus, sont symboliques : la privation serait un manque symbolique d'un objet réel.

Dans la perspective de la cure, c'est la castration qui est déterminante.

⁸⁴ Le manque est ce qui fait défaut, ce qui manque. Ce terme désigne l'absence ou l'insuffisance de quelque chose. Le manque introduit une notion de nécessité.

que se situe le problème de la souffrance et de l'homme qui est son propre tortionnaire⁸⁵ dans une servitude volontaire. La culture dépend de l'acceptation positive et libre de cette souffrance-là parce qu'elle n'est pas contrainte.

Le manque ou l'erreur devient l'abstraction et le vide du sensible. C'est ce qui donne au concept une certaine dimension d'illusion (le blabla), au produit sa dimension artificielle, au contrat la possibilité de le "décontracter", c'est-à-dire de le rendre révocable⁸⁶. Quant à la vertu, elle a toujours quelque chose de la perte, de la frustration. Enfin, c'est pourquoi la connaissance, l'action, l'entente ou le bonheur ne peuvent pas être pleinement présents.

L'idée que l'on se fait généralement de la vertu (du bonheur) est faussée par la difficulté à introduire le manque de manière positive, et la morale prend ainsi l'allure de l'ataraxie⁸⁷. L'apprentissage de la « morale » consiste le plus souvent à nous épargner les conséquences des actes qu'on ne nous a pas appris à ne pas commettre. Éviter les erreurs n'apprend pas la morale car c'est à chacun de juger de l'usage qu'il en fait, à condition, bien sûr, qu'elles soient définies.

Les troubles observés en psychopathologie sont toujours des troubles de la fusion, c'est-à-dire de la plénitude. S'ils n'en relèvent pas directement, ce sont des troubles liés à la prise de ce qui est vide pour un plein, appelés troubles de l'autolyse. Autrement dit, chez l'humain, dès qu'il y a plein, il y a trouble. Finalement, il n'y a qu'une maladie chez l'homme : l'intoxication. C'est aussi pourquoi la psychothérapie s'appuie essentiellement sur la demande, qui constitue un manque heuristique⁸⁸.

c) Felix culpa

Donc, les sciences humaines prennent en compte la souffrance et la transforment en heuristique, qui est l'inverse d'un plein: ni de savoir (l'érudition), ni d'activité (l'activisme), ni d'être (dépendance), ni de vouloir (addiction). C'est le sens premier du mot *problema*⁸⁹ qui signifie que le problème est plus important que la solution.

Parallèlement à l'heuristique de l'erreur, *Félix culpa*⁹⁰ du point de vue mystique ou religieux, contredit la conception masochiste ou névrotique des religions. Luther, dans sa réforme,

⁸⁵ Cf. l'une des plus célèbres comédies du poète latin Térence: *Heautontimoroumenos* (« Puni par soi-même »), plus souvent traduite en français « Le Bourreau de soi-même ».

⁸⁶ il n'y a pas de véritable mariage qui ne suppose la possibilité d'un divorce (hors démission) sinon c'est l'aliénation totale qui rend fou.

⁸⁷ L'ataraxie se définit par l'absence de trouble. Elle désignait le principe du bonheur dans le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme. C'était la tranquillité de l'âme résultant de la modération et de l'harmonie de l'existence. Mais c'est surtout un état d'indifférence émotionnelle totale du sujet, qui n'éprouve aucune émotion. Comme l'état provoqué par l'*Atarax* !

⁸⁸ *Heuristique*, en grec, signifie inventer, faire des découvertes en résolvant des problèmes à partir de connaissances incomplètes. Ce type d'analyse permet d'aboutir, en un temps limité, à des solutions acceptables, même si elles peuvent s'écarter de la solution optimale.

⁸⁹ Les *Problēmata*, en grec ancien Προβλήματα, est une suite de textes écrits sous la forme de questions-réponses dont l'attribution à Aristote est discutée ; « il aurait rédigé le noyau principal de ce répertoire concernant la médecine, l'éthique et la philosophie naturelle.

⁹⁰ *Felix culpa* est » est une phrase latine, reprise par Saint Augustin, qui vient des mots *felix*, qui signifie « heureux », « chanceux » ou « béni », et *culpa*, qui signifie « faute » ou « chute ». Dans la tradition catholique, l'expression est le plus souvent traduite par «faute heureuse». Cela signifie que le péché a apporté plus de bien à l'humanité que si elle était restée parfaitement innocente.

pensait la même chose⁹¹, mais ce n'est pas une incitation à la débauche, cela signifie que l'agnosticisme devient impossible.

L'agnosticisme était possible dans une conception positiviste de la science (Auguste Comte ou Emmanuel Kant), dans la mesure où la science oppose le certain au pas certain, le rationnel à l'irrationnel. Dans cette perspective, le point de vue religieux était rejeté comme irrationnel. Mais si les sciences humaines prennent en compte la totalité de l'irrationnel et qu'elles prétendent même que c'est l'erreur, le vide, le manque ou la falsifiabilité qui nous fait penser, agir, être et vouloir, n'est-il plus possible d'opposer le religieux à l'humain, la science et la foi, sur la base d'un irrationnel que l'une et l'autre partagent?

Avec la mort de l'agnosticisme, il n'est plus possible de s'y fonder pour opposer la foi à la science, sans pour autant avoir à assumer le pari pascalien⁹². Le quiétisme⁹³ des "espérants" qui vise l'apaisement de l'inquiétude n'est plus possible non plus car la visée de l'absence de toute angoisse est équivalente au suicide existentiel et à la perte de tout désir. Il s'agit d'assumer l'erreur comme le péché, c'est-à-dire d'assumer l'erreur non seulement comme condition de pensée, de travail, d'histoire ou de liberté, mais aussi comme condition de salut dans la conversion mystique.

Conclusion

Pour conclure rapidement cette réflexion sur la croyance et la certitude, j'espère avoir montré qu'il y a un changement complet dans l'attitude humaine vis-à-vis du monde (ce n'est pas ici une conclusion, mais une heuristique). Ce changement s'observe dans les expressions de l'opinion et dans l'herméneutique du quotidien. Le rapport de pure rationalité, qui inclut l'irrationnel, réclame une théorie correcte de la raison, qui tient à ce que toute dissociation, tout concept qu'elle formule, doivent être pathologiquement attestés et cliniquement vérifiés. La théorie de la médiation a progressivement élaboré un modèle visant à renouveler l'ensemble du champ des sciences humaines. Pour plus de précisions sur cette théorie, vous pouvez consulter <https://www.institut-jean-gagnepain.fr/>

91 "Esto peccator et pecca fortiter, sed fortius fide et gaude in Christo qui victor est peccati, mortis et mundi" ce qui veut dire : « Sois pécheur et pèche fortement, mais crois plus fort et réjouis-toi dans le Christ qui est vainqueur du péché, de la mort et du monde ».

92 Le pari de Pascal est une argumentation philosophique de Blaise Pascal, philosophe, mathématicien et physicien français du xviie siècle. Pascal tente de persuader, qu'à défaut de pouvoir démontrer l'existence ou la non-existence de Dieu (le Dieu chrétien), une personne rationnelle a tout intérêt à croire en Dieu, qu'il existe ou non. En effet, dans la probabilité que Dieu n'existe pas, le croyant et le non-croyant ne perdent rien ou presque. Par contre, si Dieu existe, le croyant gagne l'immortalité et le paradis[1], tandis que le non-croyant athéiste prend le risque d'une condamnation à l'enfer pour l'éternité

⁹³ Le quiétisme avait opposé Fénelon et Bossuet au XVIIe siècle et suscité un vif débat théologique. C'est une doctrine mystique consistant en un itinéraire spirituel de « cheminement vers Dieu », caractérisé par une grande passivité à l'égard de Dieu. Parmi les protestants, une doctrine similaire s'observe chez les quakers.